DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

CONSPIRATION DU GÉNÉRAL PICHEGRU,

Actuellement Membre du nouveau Tiers, entré en Prairial au Conseil des Cinq-cens.

PIECE TROUVÉE A VENISE, DANS LE PORTE-FEUILLE DE D'ANTRAIGUES,

Et écrite entierement de sa main.

A ROUEN,
De l'Imprimerie de Vt. GUILBERT & HERMENT, rue Nationale, emplacement des Cordeliers.

An 5 de la République.

CONSPIRATION DU GÉNÉRAL PICHEGRU.

PIECE

Trouvée à Venise, dans le porte-feuille de d'Antraigues, & écrite entierement de sa main.

M. le prince de Condé veut que Pichegru proclame roi le prétendant; qu'il reçoive l'armée des émigrés Français dans Huningue, pour marcher ensuite ensemble sur Paris.

Pichegru, au contraire, desire livrer les places fortes de la France aux Autrichiens, passer le Rhin & concerter sa trahison avec Wurmser.

Offres faites par Condé à Pichegru, au nom du Roi : Maréchal de France, Gouverneur d'Alsace, cordon rouge, le château de Chambord avec son parc, & douze pieces de canon enlevées aux Autrichiens, un million d'argent comptant, deux cens mille livres de rente, un hôtel à Paris.

La terre d'Arbois, patrie du général Pichegru, porteroit le nom de Pichegru.

La pension de 200,000 livres reversible par moitié à sa femme, & 50,000 livres à ses enfans à perpétuité, jusqu'à extinction de sa race.

Ma conversation (1) avec M. le Comte de Montgaillard, le 4 décembre 1796, à six heures après-midi jusqu'à minuit.

Le comte de Montgaillard étoit à Venise depuis le mois de septembre; je le savois par le bruit public, mais sans l'a-

---

(1) C'est d'Antraignes qui écrit.

voir jamais vu, ni sans avoir ouï parler de lui. M. l'abbé Dumontel, son ami, est venu chez moi, il y a six semaines, me voir de sa part, me faire ses excuses de ce que les raisons les plus graves l'obligeoient à ne me pas venir voir, qu'il me les expliqueroit lui-même au moment qu'il le pourroit.

Le (1) je reçus une lettre de Fauche-Borel, de Neuf-Châtel, qui me prioit de remettre six cens livres, tournois à M. de Montgaillard, & de l'engager à se rendre sur-le-champ à Bâle auprès de lui.

Je fis avertir M. de Montgaillard. Il me renvoie l'abbé Dumontel, ne veut pas d'abord les six cens livres quinze jours après envoie les rechercher, me demande un rendez-vous pour le premier décembre, remit ensuite au 4, & enfin est venu hier 4 à six heures du soir avec l'abbé Dumontel.

Après m'avoir parlé avec détail de son évasion, de sa course en Angleterre, de son retour à (1) de ses querelles avec la canaille de l'émigration, qui, par-tout pays, ne veut ni faire, ni laisser faire, & qui a plus de démocratie jacobine dans sa misere, ou manie, que n'en avoit le club de jacobins au milieu de ses triomphes.

Après m'avoir parlé de tout cela, je lui dis : mais enfin à présent que faites-vous? — C'est, me dit-il, pour vous en instruire que je suis venu chez vous ; mais il faut prendre les choses d'un peu plus loin. Au mois d'août 1795 je me trouvois à Bâle.

J'avois quitté précédemment la Hollande, après avoir reçu l'ordre de partir & l'offre du lord Saint-Hélene d'y rester, si je voulois promettre de ne plus écrire, ce que je refusai. J'avois eu avant une conversation avec le ministre de Danemarck. Il me demandoit ce que je pensois de la révolution. Je ne disois que des choses générales, quand il m'interrompit (1) pour me dire, je vais vous parler plus franchement. Je regarde les rois coalisés comme des filous qui se volent dans les poches, tandis qu'on les mene à la potence.

Ce fut après mon voyage à la Haye que j'allai d'abord à Neuf-Châtel, puis à Bâle.

M. le prince de Condé m'appella à Mulheim, & connoissant toutes les relations que j'avois en France, il me proposa de sonder le général Pichegru, qui avoit son quartier-général à Altkirch.

Le général Pichegru y étoit alors environné de quatre représentans conventionnels.

Je me rendis aussi avec quatre ou cinq cens louis à Neuf-Châtel; je jettai les yeux pour faire les premieres ouvertures

---

(1) Mots illisibles dans le manuscris de d'Antraigues.

ſur Fauche-Borel, imprimeur du roi à Neuf-Châtel, votre imprimeur & le mien, homme fanatique de la royauté, plein de courage, de zele, d'enthouſiaſme, ayant peu d'eſprit, mais y ſuppléant par de la ſûreté & de la probité. Je lui aſſociai M. Courant, Neuf-Châtelois, jadis pendant quatorze ans au ſervice du grand Frédéric, en qualité de ſon homme d'exécution (2) à reſſource, d'un ſang-froid imperturbable, qui a bien plus que de la valeur. Il a la plus imperturbable intrépidité.

Je leur perſuadai de ſe charger de la commiſſion. Je les munis d'inſtructions, de paſſe-ports. Ils étoient étrangers. Je leur fournis tous les prétextes pour voyager en France comme étrangers, négocians, acquéreurs de biens nationaux. Quand je les crus bien leſtés, je les recommandai à Dieu & je partis pour aller attendre de leurs nouvelles à Bâle.

Le 13 août 1795, Fauche & Courant partirent pour ſe rendre au quartier-général d'Altkirch; ils y reſterent huit jours, voyant le général Pichegru environné de repréſentans & de généraux, ſans pouvoir lui parler. Pourtant Pichegru les remarqua, ſur-tout Fauche; & les voyant aſſidus ſur tous les lieux où il paſſoit, il devina que cet homme avoit quelque choſe à lui dire, & dit tout haut devant lui en paſſant, je vais me rendre à Huningue. Auſſi-tôt Fauche part & s'y rend. Pichegru y étoit arrivé avec les quatre repréſentans & ſept généraux.

Fauche trouva le moyen de ſe préſenter à ſon paſſage au fond d'un corridor. Pichegru le remarque, le fixe, & quoiqu'il plût à torrent, il dit tout haut, je vais dîner chez madame de Salomon. Le château eſt à trois lieues de Huningue, & cette madame de Salomon eſt la maîtreſſe de Pichegru. Fauche part auſſi-tôt, ſe rend dans le village, monte au château après dîner & demande le général Pichegru. Celui-ci le reçoit dans un corridor en prenant du café.

Fauche alors lui dit que poſſeſſeur d'un manuſcrit de J. J. Rouſſeau, il veut le lui dédier. — Fort bien, dit Pichegru, mais je veux le lire avant, car ce Rouſſeau a des principes de liberté qui ne ſont pas les miens, & où je ſerois très-fâché d'attacher mon nom. — Mais, lui dit Fauche, j'ai autre choſe à vous dire. — Et quoi? Et de la part de qui? — De la part de M. le prince de Condé. — Taiſez-vous & attendez-moi...... Alors il le conduiſit ſeul dans un cabinet reculé. Et alors, tête-à-tête, il lui dit: Expliquez-vous, que me veut monſeigneur le prince de Condé?

Fauche embarraſſé, & à qui les expreſſions ne venoient pas

(1) Mots illiſibles dans le manuſcrit d'Antraigues.

en ce moment, balbutia, hésita. — Rassurez-vous, lui dit Pichegru, je pense comme M. le prince de Condé, que veut-il de moi?... Fauche encouragé lui dit alors : M. le prince de Condé desire se (1) à vous, il compte sur vous, il veut s'unir à vous. — Ce sont là des choses vagues & inutiles, lui dit Pichegru, cela ne veut rien dire; retournez demander des instructions écrites & revenez dans trois jours à mon quartier-général à Altkirch, vous me trouverez seul à six heures précises du soir.

Aussi-tôt Fauche partit, arrive à Bâle, court chez moi, & transporté d'aise, me rend compte de tout.

Je passai la nuit à rédiger une lettre au général Pichegru. M. le prince de Condé, muni de tous les pouvoirs du roi Louis XVIII, excepté celui d'accorder des cordons bleus, m'avoit, par écrit de sa main, revêtu de tous ses pouvoirs, à l'effet d'entamer une négociation avec le général Pichegru.

Ce fut en conséquence que j'écrivis au général. Je lui dis d'abord tout ce qui pouvoit réveiller en lui le noble sentiment du véritable orgueil, qui est l'instinct des grandes ames; & après lui avoir fait voir tout le bien qu'il pouvoit faire, je lui parlai de la reconnoissance du roi pour le bien qu'il feroit à sa patrie en y rétablissant la royauté; je lui dis que sa majesté vouloit le créer (1) maréchal de France, gouverneur d'Alsace, nul ne pouvant mieux la gouverner que celui qui l'avoit si vaillamment défendue.

Qu'on lui accorderoit le cordon rouge, le château de Chambort avec son parc & 12 pieces de canon enlevées aux Autrichiens, un million d'argent comptant, 200 mille livres de rente, un hôtel à Paris, la (1) d'Arbois, patrie du général, porteroit le nom de Pichegru & seroit exempte de tout impôt pendant 15 ans. La pension de 200,000 liv. réversible par moitié à sa femme, & 50,000 liv. à ses enfans, à perpétuité, jusqu'à extinction de sa race.

Telles furent les offres faites, au nom du roi au général Pichegru.

Pour son armée, je lui offrois, au nom du roi, la confirmation de tous ses officiers dans leurs grades; un avancement pour tous ceux qu'il recommanderoit; un traitement pour tout commandant de place qui livreroit sa place, & une exemption d'impôt pour toute ville qui ouvriroit ses portes. Quant au peuple de tout état, amnistie entiere & sans réserve. J'ajoutai que M. le prince de Condé desireroit qu'il proclamât le roi dans ses camps, & lui livrât la ville de Huningue, & se réunît à lui pour marcher sur Paris.

---

(1) Mots illisibles dane le manuscrit d'Antraignes.

Pichegru, après avoir lu toute cette lettre avec la plus grande attention, dit à Fauche : C'est fort bien, mais qui est ce M. de Montgaillard qui se dit ainsi autorisé, je ne le connois ni lui, ni sa signature ? Est-ce l'auteur ? — Oui, lui dit Fauche. — Mais, dit Pichegru, je desire avant toute autre ouverture de ma part, être assuré que M. le prince de Condé, dont je me rappelle très-bien l'écriture, ait approuvé tout ce qui m'a été écrit en son nom par M. de Montgaillard ; retournez tout de suite auprès de M. de Montgaillard, & qu'il instruise M. le prince de Condé de ma réponse.

Aussi-tôt Fauche partit, laissa M. Courant près de Pichegru, & revint auprès de moi.

Arrivé à Bâle à 9 heures du soir, il me rend compte de sa mission. A l'instant je vais à Mulheim, quartier-général du prince de Condé, & j'y arrive à minuit & demi ; le prince étant couché, je le fais éveiller, il me fait asseoir tout à côté de lui sur son lit ; & ce fut alors que commença notre conférence.

Il s'agissoit seulement, après avoir instruit le prince de Condé de l'état des choses, de l'engager à écrire au général Pichegru, pour lui confirmer la vérité de tout ce qui lui avoit été dit en son nom.

Cette négociation, si simple dans son objet, si nécessaire, si peu susceptible d'obstacles, dura néanmoins toute la nuit.

M. le prince, aussi brave qu'il est possible de l'être, (1) du grand Condé que de son impertubable intrépidité.

Sur tout le reste, c'est le plus petit des hommes. Sans moyens comme sans caractère, environné des hommes les plus médiocres, les plus vils, quelques-uns les plus pervers, les connoissant bien & s'en laissant dominer.

Ces gens là sont comme la plupart des émigrés marquans ; ils veulent faire de la révolution une mine à exploiter, & du prince un moyen de rendre l'exploitation meilleure. Ces gens là, tels que M. de Montesson, la Jair, Bouthilier, sont des gens san aucun moyen que celui de la servilité auprès du Prince ; mais ils l'entourent, & se rendent toute justice sur leur incapacité totale ; ils n'ont que deux mobiles dans toute leur conduite. S'il se présente un homme d'un vrai talent qui présente des projets d'une vaste étendue & d'une grande difficulté, ils le laissent commencer l'affaire, se hasarder & la suivre.

Pendant son absence ils s'attachent à éloigner le prince de lui, à le faire craindre, à le faire haïr, afin que le (1) du serviteur utile, déplaisant, ils aient toute la facilité à l'é-

---

(1) Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

conduire lorſque ſa beſogne achevée elle n'offrira plus de difficultés ; alors ils ſongent à s'en emparer & à perdre l'auteur du travail : c'eſt ce qu'on appelle, ſur-tout en France, le véritable talent des courtiſans, qui rient de pitié en voyant (1) ſe dévouer à un maître dont ils ſont ſûrs qu'on obtient plus par des baſſeſſes que par des ſervices, & dont il vaut mieux être le cuiſinier ou le maquereau, que le miniſtre ou le général.

L'autre mobile de tous les (1) du roi ou des princes, eſt d'empêcher toute contre-révolution qui ne ſe feroit pas à leur profit, & à préférer l'état actuel à tout autre état qui ne les combleroit pas de biens de tous genres.

Tels ſont les ſyſtêmes du roi ou du prince de Condé.

Je ne puis me refuſer à un trait qui fait bien connoître leur ſtupidité, leur baſſeſſe. Montmor, qui ne quitte jamais le prince de Condé, eſt un petit homme, contrefait d'eſprit comme de corps, boſſu, begue & le plus intrépide des bavards. Un jour, que monſeigneur tenoit conſeil ſur ma lettre (1) de Pichegru, il dit, à M. de Montgaillard, qui alloit partir pour ſe rapprocher d'Altkrich, quartier-général de Pichegru : M. vous paſſerez à Stoupach ? — Je n'en ſais rien. — Mais, monſieur, vous y paſſerez. — Cela ſe peut. — Mais ſavez-vous une hiſtoire ſiguliere de Stoupach ? — Je ne connois ni les lieux, ni les habitans, ni leurs hiſtoires. — Mais, monſieur, les gens de Stoupach, déteſtent les gens d'une ville voiſine, & les habitans de la ville voiſine, prétendent qu'il n'y a pas à Stoupach une poule avec la queue. — Ah ! ah ! ah ! — Et cela, parce que ſi les poules y avoient une queue, elles ne pourroient pas ſe retourner dans les rues de Stoupach. — Ah ! ah ! ah ! Monſieur, cela eſt très-plaiſant. Après cet épiſode, on reprit l'affaire. Et il s'agiſſoit du ſalut de la France ! Hommes à talens, voilà votre ſort. Avant d'arriver à ces princes, que voulez-vous ſervir, vous avez à eſſuyer un travail plus (1) que celui d'Hercule. Celui-ci (1) au moins dangers, mais en ces temps modernes, c'eſt une (1) de fumier de cette écurie, qu'il faut paſſer & (1) pour ſervir les (1) couronnés de nos princes.

Revenons à nos faits, & laiſſons narrer par le comte de Montgaillard lui-même.

M. le prince de Condé, obſédé par ſes inſectès, s'en laiſſoit devorer ſans les éloigner.

Ces gens là, ont un défaut énorme, ils n'ont ni aſſez de moyens, ni aſſez d'étendue dans l'eſprit, pour ſaiſir un grand

(1) Mots illiſibles dans le manuſcrit de d'Antraigues.

ensemble, appercevoir le vrai but d'une grande affaire, dévorer tous les détails qui n'en sont que l'échafaudage. Ils ont encore moins ce courage d'esprit, qui fait qu'un homme de talent n'apperçoit que le but, & ne s'appesantit sur aucun des moyens nombreux qui doivent l'y conduire.

Si ces moyens ont des inconvéniens, un coup d'œil les lui fait (1) du grand but qu'il se propose. C'est à cette (1) balance qui les compare. Il fait dans toutes les entreprises, la part du hazard. Il confie ses ressources à l'avenir, il veut arriver au but, ne voit que lui, & y marche à travers les ronces, sans s'appercevoir des épines

Les hommes médiocres, & les favoris des rois (1) de la médiocrité, de l'impudence & de la nullité. Les hommes médiocres, incapables de saisir l'ensemble, veulent pourtant faire, parler, donner un avis, que font-ils ? Ils s'attachent à des détails, en font le principal de l'affaire, s'y incorporent, & quand leur maître est foible, ils le forcent à s'en occuper. C'est ainsi que manquent la plupart des affaires, qu'on éloigne ceux qui les ont conçues, qu'on les aigrit. Les grandes entreprises confiées à de petites ames, me représentent ces grandes & superbes étoffes sortant du métier, exposées aux mites; elles en sont dévorées, & ces insectes si petits & si vils, les réduisent pourtant en poussiere.

M. le prince de Condé, obsédé par ses alentours, avoit retréci ses idées sur leurs idées, & étant devenu aussi timide pour les minuties, qu'il l'est peu dans les batailles, il craignoit autant les petites choses qu'ils aiment peu le canon.

Il fallut neuf heures de travail assis sur son lit à côté de lui, pour lui faire écrire au général Pichegru une lettre de neuf lignes. Tantôt il ne vouloit pas qu'elle fut de sa main, puis il ne vouloit pas la dater, puis il ne vouloit pas l'appeller général Pichegru, de peur de reconnoître la République en lui donnant ce titre; puis il ne vouloit pas y mettre l'adresse, puis il refusoit d'y mettre ses armes; enfin il combattit, pour éviter d'y placer son cachet.

Il se rendit à tout enfin, & lui écrivit, qu'il devoit ajouter pleine confiance aux lettres que le comte de Montgaillard lui avoit écrites en son nom & de sa part.

Cela fait, autre difficulté; le prince vouloit réclamer sa lettre. Il fallut lui persuader que c'étoit en ne la réclamant pas, qu'elle lui seroit rendue, après avoir produit tout l'effet qu'il en devoit attendre, il se rendit avec peine. Enfin, à la pointe du jour, je repartis pour Bâle, d'où je dépêchai Fauche à Altkirch, au général Pichegru.

(1) Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

Le général, en ouvrant la lettre à huit lignes du Prince, & reconnoissant le caractere & la signature, la lut, & aussi-tôt la remit à Fauche, en lui disant : j'ai vu la signature, & cela me suffit. La parole du prince est un gage dont tout français doit se contenter; reportez-lui sa lettre.

Alors il fut question de ce que vouloit le prince. Fauche expliqua qu'il desiroit, 1°. que Pichegru proclamât le roi dans son armée & arborât le drapeau blanc. 2°. Qu'il livrât Huningue au prince.

Pichegru s'y refusa. — Je ne ferai rien d'incomplet, dit-il; je ne veux pas être le troisieme tome de la Fayette & Dumourier; je connois mes moyens, ils sont aussi sûrs que vastes. Ils ont leurs racines non-seulement dans mon armée, mais à Paris, dans la convention, dans les départemens, dans les armées de ceux des généraux mes collegues qui pensent comme moi. Je ne veux rien faire de partiel; il faut en finir, la France ne peut exister en République, il lui faut un roi, il faut Louis XVIII. Mais il ne faut commencer la contre-révolution que lorsqu'on sera sûr de l'opérer sûrement & promptement. Voilà quelle est ma devise.

Le plan du prince ne mene à rien; il seroit chassé de Huningue en quatre jours, & je me perdrois en quinze jours. Mon armée est composée de braves gens & de coquins. Il faut séparer les uns des autres & aider tellement les premiers, par une grande démarche, qu'ils n'aient plus la possibilité de reculer, & ne voient plus leur salut que dans le succès.

Pour y parvenir, j'offre de passer le Rhin où l'on me désignera, le jour & à l'heure fixée, & avec la quantité de soldats & de toutes les armes que l'on me désignera.

Avant je placerai dans les places fortes des officiers sûrs & pensant comme moi.

J'éloignerai les coquins & les placerai dans des lieux où ils ne peuvent nuire, & où leur position sera telle qu'ils ne pourront se réunir. Cela fait, dès que je serai de l'autre côté du Rhin, je proclame le roi. J'arbore le drapeau blanc, le corps de Condé & l'armée de l'Empereur s'unit à nous, aussi-tôt je repasse le Rhin & je rentre en France. Les places fortes seront livrées & gardées au nom du roi par les troupes impériales.

Réuni à l'armée de Condé, je marche sur le champ en avant; tous mes moyens se déploieront alors de toutes parts & nous marchons sur Paris, & nous y serons en quatorze jours.

Mais il faut que vous sachiez que pour le soldat français la royauté est au fond du gosier. Il faut, en criant vive le roi, lui donner du vin & un écu dans la main.

Il faut que rien ne lui manque en ce premier moment.

Il faut folder mon armée jufques à fa quatrieme ou cinquieme marche fur le territoire français.

Allez rapporter tout cela au prince, écrit de ma main ; & donnez-moi fes réponfes.

Pendant toutes ces conférences, Pichegru étoit environné de quatre repréfentans du peuple, à la tête defquels étoit Merlin, de Thionville, le plus infolent & le plus farouche des inquifiteurs.

Ces gens-là, munis des ordres du comité, preffoient Pichegru de paffer le Rhin & d'aller affiéger Manheim, où Merlin avoit confervé de nombreufes intelligences. Ainfi, fi d'une part le comité lui-même fe prêtoit par fes ordres à l'exécution du plan de Pichegru, de l'autre il n'y avoit pas de moment à perdre, car différer de fe rendre au defir des quatre repréfentans, c'étoit fe déclarer fufpect.

Ainfi, tout impofoit au prince de Condé la loi de fe décider, & de fe décider promptement.

De plus, le bon fens lui impofoit une autre loi, celle d'examiner fans paffion quel homme étoit Pichegru, quel étoit fon abandon, quelles étoient fes propofitions.

L'Europe annonçoit fes talens, & il avoit mis le prince bien en état de juger fa bonne foi.

De plus, fa démarche, fon plan, en étoient de nouvelles preuves. En paffant le Rhin, fe mettant au milieu des armées de Condé & de Wurmfer, il rendoit fa défertion impoffible ; & fi le fuccès ne répondoit pas à fon attente, il fe rendoit lui-même émigré.

Il laiffoit à fes féroces ennemis fa femme, fon pere, fes enfans, tout répondoit de fa foi ; fes talens répondoient à fon génie, fon génie à fes moyens, & les gages qu'il laiffoit s'il échouoit, affuroient qu'il étoit fûr du fuccès.

Quelle ftupide prétention que de prétendre mieux connoître l'armée de Pichegru, que Pichegru lui-même ; de croire mieux connoître les provinces frontieres que Pichegru qui les commandoit, & qui y avoit placé pour commandans de ville fes amis !

Cette prétention pourtant perdit la monarchie cette fois comme tant d'autres. M. le prince de Condé, en lifant ce plan, le rejetta en totalité.

Il falloit, pour fon fuccès, en faire part aux Autrichiens. Pichegru l'exigeoit. M. le prince de Condé ne le vouloit pas abfolument, pour avoir à lui feul la gloire de faire la contre-révolution.

Il répondit à Pichegru par des obfervations, & la conclufion de fa réponfe étoit de revenir à fon premier plan.

Que Pichegru proclamât le roi ſans paſſer le Rhin, qu'il remît Huningue, & qu'alors l'armée de Condé ſeule, & ſans en rien participer aux Allemands, iroit le rejoindre.

Qu'en ce cas il pouvoit promettre cent mille écus en louis qu'il avoit à Bâle, & 1400 mille livres qu'il avoit en excellentes lettres de changes payables ſur le champ.

Aucun moyen, aucune idée n'eût de priſe ſur M. de Condé; l'idée de communiquer ſon plan à Wurmſer, d'en partager la gloire avec lui, le rendoit aveugle & ſourd.

Il fallut rapporter ces obſervations à Pichegru, & M. Courant en fut chargé.

Je certifie que ce cahier a été trouvé dans le porte-feuille de M. d'Antraigues, ouvert en préſence du général en chef Bonaparte, & du général Clarke, & coté & paraphé par moi. Montebello, le 5 prairial, an V de la République.

Le général diviſionnaire chef de l'état-major-général. Signé, BERTHIER.